

Jean Wahl et Édouard Glissant : philosophie, raison et poésie

1. D. Radford, *Édouard Glissant*, Paris, Seghers, coll. « poètes d'aujourd'hui », 1980, p. 17.

Dans sa longue quête d'un dire antillais, Édouard Glissant semble avoir découvert au début des années 50 que la philosophie lui ouvrait d'intéressantes perspectives. Son biographe, Daniel Radford, constate qu'elle lui est « apparue comme un domaine essentiel permettant des combats nouveaux [...] une arme importante dans le champ martiniquais »¹. En effet, la théorie philosophique occupait chez Glissant la place de l'idéologie marxiste avec laquelle Césaire devait rompre en 1956 à la suite de l'entrée des chars russes en Hongrie et, sans doute déjà, la Négritude qui ne constituait pas selon lui, une démarche fondatrice d'un discours antillais.

Pour comprendre et apprécier cette relation de la philosophie dans la littérature glissantienne, une place doit être accordée à l'œuvre critique de Jean Wahl [1888-1974]. Celui qui dirige le mémoire du Diplôme d'Études Supérieures du martiniquais en 1953, c'est-à-dire trois ans avant la publication de son premier essai, *Soleil de la Conscience* (1956), a élaboré dans le champ philosophique français une approche particulière de la pensée cartésienne qui, bien que contestable (et contestée) sur le plan théorique, n'en a pas moins séduit le poète martiniquais au point de lui révéler les conditions d'une pensée antillaise et la portée de l'écriture poétique.

La rencontre de Glissant avec ce maître de la philosophie française du milieu des années 50, se situe dans le vaste mouvement d'interpénétration des intellectuels français de métropole et des élites nègres initié au lendemain de la première guerre mondiale. Au moment où une parole du sujet nègre émerge difficilement dans le champ des sciences humaines et des Arts en Occident, J. Wahl va participer avec d'autres intellectuels français à la dyna-

mique initiée par les écrivains nègres autour de la revue *Présence Africaine*. Il livre à cette dernière dès la première série de parution un compte-rendu de l'œuvre de Tempels, *La Philosophie Bantoue*², puis, en 1959, lors du Congrès des Écrivains et Artistes noirs, il manifeste son attachement aux idées et aux idéaux qu'ils défendent en leur adressant un message de soutien³. Si cette attitude de sympathie peut justifier la comparaison de l'écriture de Glissant et de l'œuvre de Jean Wahl, la relation profonde qui semble avoir liée les deux hommes sur le plan proprement intellectuel, théorique et esthétique⁴ la justifie pleinement.

1. Les leçons de Jean Wahl et leur interprétation glissantienne

Bien que situés dans le sillage de l'approche bergsonienne de la pensée cartésienne, les enseignements de Jean Wahl qui traduisent la découverte de l'importance de l'*épôché*, c'est-à-dire du « doute » cartésien dans la constitution du savoir et l'influence de Husserl allaient s'éloigner des commentaires couramment admis sur ce sujet. Dans sa thèse complémentaire intitulée *Du rôle de l'idée de l'instant dans l'œuvre de Descartes* soutenue en 1920 en même temps que sa thèse principale, *Les Philosophies d'Angleterre et d'Amérique*, comme à travers les travaux qu'il publie et les enseignements qu'il va dispenser⁵, Jean Wahl va développer à partir du commentaire du *cogito* une pensée philosophique inédite. Sans entrer dans une lecture approfondie de ces essais philosophiques qui pourrait paraître fastidieuse, il convient d'en dégager les éléments qui fondent son interprétation de Descartes parmi lesquels figure en bonne place l'idée de l'instant.

Une conception singulière du cogito : l'idée de l'instant.

Loin des interprétations rationnelles (et parfois nationales) qui avaient été données jusque là dans les différents commentaires philosophiques, en effet, « Jean Wahl voit dans la philosophie de Descartes une pensée où "le temps n'a pas d'action positive" et un "effort" pour voir "les choses dans l'instant", qui ferait échapper non seulement le monde à son mouvement, mais aussi l'œuvre à l'enchaînement de ses arguments »⁶. Une telle conception de la pensée cartésienne qui situe cette dernière à travers le temps, très

2. in Revue *Présence Africaine*, n°7, 1^{re} série, 1947.

3. *Actes du Deuxième Congrès des Écrivains et Artistes Noirs de Rome 1959*, Paris, Revue *Présence Africaine*, 1997 [rééd].

4. Nous remercions É. Glissant d'avoir confirmé cette intuition lors d'un entretien à bâtons rompus que nous avons eu après que cette communication fut prononcée en la Sorbonne lors du colloque qui était consacré à son œuvre. Bien qu'il ait remarqué (à sa belle façon bougonne) qu'il n'avait pas eu l'impression durant ces années que Wahl l'avait autant marqué, Glissant a cependant révélé que Wahl l'avait invité à présenter ses travaux devant le collège de philosophie dont on sait qu'il fut l'un des fondateurs. Cette information va dans le sens du témoignage que nous a donné dans une conversation privée Mme Ch. Yandé Diop, directrice de la maison d'édition *Présence Africaine* qui a bien connu J. Wahl et qui a pu mesurer les relations qu'il entretenait avec les intellectuels noirs à Paris au lendemain de la guerre.

5. Cf. J. Wahl, « Notes sur la première partie de *Erfahrung und Urteil* », in *Revue Métaphysique et morale*, 1952 ; « Notes

sur quelques aspects empiristes de la pensée de Husserl » in *Revue Métaphysique et morale*; Husserl, cours, Paris, CDU, 1956-1962.

6. J. Wahl, *Du rôle de l'idée de l'instant dans la philosophie de Descartes*, introduction de Frédéric Worms, Paris, Descartes et C^{ie}, 1994. « Introduction », p. 12. Voir aussi p. 13-14.

7. Contre Wahl, lire Jean Laporte, *Le Rationalisme de Descartes*, Paris, PUF, [rééd.]. Pour Wahl, lire Martial Guéroult, *Descartes selon l'ordre des raisons*, Paris, Aubier Montaigne, T. 1. Pour un synthèse de la polémique, lire Jean-Marie Beyssade, *La Philosophie première de Descartes*, Paris, Flammarion, 1979.

8. J. – F. Lyotard, *La Phénoménologie*, Paris, PUF, col. « Que sais-je », 1954.

9. J. Wahl, *op. cit.* p. 54.

10. J. Wahl, *op. cit.*, « introduction », p. 34-35.

11. *Ibid.*, p. 35.

12. *Ibid.*, p. 35-36.

contestée dès sa conception⁷, allait servir de base à l'élaboration d'un ordre du discours dont on peut mesurer l'effet en la comparant au développement de la phénoménologie française⁸.

Pour Wahl, la proposition de Descartes, « *cogito ergo sum* » n'énonce ni un jugement, ni un raisonnement, mais bien l'affirmation d'une certitude instantanée de l'être : *je pense, je suis*. Autrement dit, le *cogito* met en rapport notre existence et notre pensée, de façon simultanée, de telle sorte « qu'en même temps qu'il est la preuve de mon existence, il est la définition même de la pensée, car la pensée, l'idée est ce qui est en nous de telle façon que nous en sommes immédiatement conscients »⁹. Cette interprétation de la pensée cartésienne vise principalement à soutenir que « c'est par un acte instantané de la pensée que l'esprit pourra se délivrer de son doute. Mais le doute n'aura été qu'un acte instantané », c'est-à-dire celui qui fonde au préalable la liberté de penser.

Dans son *Étude sur le « Parménide » de Platon*, (1923) Jean Wahl voyait en effet dans l'instant tel qu'il apparaît dans la troisième hypothèse du dialogue, une sorte de « trou dans le temps, différentielle, éternité »¹⁰.

« Mais l'instant de cette troisième hypothèse [commente Jean Wahl] est aussi le point où les temps contraires se rejoignent et se dépassent. Le temps immobile de l'Un auquel on ne peut attribuer aucun prédicat et le devenir infini de celui auquel on les applique tous, dans leur multiplicité, se retrouvent et se dépassent dans l'instant, dans une sorte de discontinuité d'ordre supérieur, celle même qui lie et sépare les hypothèses sur le continu et le discontinu »¹¹.

Le philosophe allait reprendre cette réflexion dans *Les Études kierkegaardienne*s où l'instant change de registre. Ici, « l'instant devient à la fois celui de la *décision éthique* de l'individu et de la *rencontre singulière avec une réalité* ou plutôt, comme dit Jean Wahl, de la rencontre singulière de deux réalités : celle d'un sujet et d'un objet qui, dans et par leur rencontre, échappent l'un et l'autre à ces catégories réductrices. Dans l'expérience sensible de leur unité, "l'existence" s'ouvre ainsi sur une "transcendance" ». Jean Wahl a ainsi trouvé dans l'instant *éthique* qui ancre l'individu à l'éternité en le faisant sortir de la dialectique, telle que l'a exprimée Kierkegaard, une « conception de la discontinuité du temps qui ne s'intègre pas d'abord à un système de la connaissance, mais fait place à une expérience singulière où le "je" parle pour lui-même »¹².

Quiconque a parcouru même de façon distraite l'œuvre de Glissant aura trouvé dans ces quelques commentaires philosophiques sur le temps et l'idée de l'instant les éléments qui donnent son titre à son premier essai, *Soleil de la conscience*, fondent sa démarche critique et orientent son discours. Si l'on fait abstraction d'une étude de la titrologie et de la démarche critique, et qu'on ne s'arrête qu'au discours, on notera qu'en convertissant le sens du regard, c'est-à-dire en lui permettant de dépasser l'annihilante « pensée pour l'Autre » ou la réductrice « pensée pour Autrui » qu'impliquaient nécessairement les conditions historiques de l'avènement du nègre au (nouveau-)monde, l'interprétation wahlienne de Descartes poussait l'essayiste martiniquais à reporter le regard sur le moi et lui permettait d'accéder à la vérité profonde de son être. La pensée cartésienne cessait d'être cette démarche occidentale imposée par les circonstances de l'histoire pour se révéler, telle qu'en elle-même, fondatrice d'un penser pour soi :

« Cette expérience de l'Europe a pris, comme on peut dire d'un vaccin [écrit-il] et je ne m'en puis plus dédire. Mais l'évoquer c'est la connaître. Et cette connaissance (qui intervient après le déroulement, après l'épreuve) est, seule, de libre choix. Elle introduit le sujet-objet dans le royaume de ses découvertes futures. »¹³

Cette interprétation de l'instant dans la pensée de Descartes débouche sur de nombreuses conséquences philosophiques que Wahl va explorer. Parmi bien d'autres, on relèvera la relation de la pensée et de la mémoire et la fonction de l'acte de penser.

L'instant, la mémoire.

Jean Wahl constate ainsi que la relation « instantanée » entre la conscience de la pensée et la pensée elle-même n'implique ni démarche préalable, ni mémoire antérieure. L'immédiateté de l'acte de penser est immédiateté de la pensée elle-même puisque le *cogito* y est saisi dans un instant encore plus rapide et plus instantané :

« [Le] *Cogito* est une intuition (*simplici mentis intuitu*). On peut si l'on veut mettre le *Cogito* sous la forme d'un raisonnement que nous saisissons dans le présent et qui n'implique pas de mémoire. Le *Cogito* est l'affirmation d'une certitude instantanée, un jugement, un raisonnement, ramassé dans l'instant. »¹⁴

13. É. Glissant, *Soleil de la conscience*, Paris, Seuil, 1956, p. 51.

14. *Ibid.*, p. 54.

Certes, cette affirmation est toute théorique. Cependant, elle peut être entendue en deux sens. Tantôt elle peut être entendue ainsi : l'absence de mémoire n'implique pas l'absence d'une capacité de penser. Tantôt elle peut être entendue ainsi : la logique de penser (le raisonnement) n'implique pas la nécessaire présence de la mémoire. « *Le Cogito* est un raisonnement dans le présent et qui n'implique pas de mémoire » selon Wahl parce que, à chaque fois, une réalité s'y donne à un sujet et réciproquement.

L'importance de cet autre commentaire dans l'exercice de la parole chez ceux qui n'en avaient pas eu ou pour ceux qui, tels les Antillais de la poésie césairienne, n'avaient pas de mémoire est capitale. Souvenons-nous de ce qu'écrivait déjà Césaire dans le *Cahier d'un retour au pays natal* lorsqu'il rappelait que l'une des conséquences de l'esclavage fut justement de supprimer au Nègre déporté toute possibilité de souvenir :

« Que de sang dans ma mémoire ! Dans ma mémoire sont des lagunes. Elles sont couvertes de têtes de morts. Elles ne sont pas couvertes de nénuphars. Dans ma mémoire sont des lagunes. Sur leurs rives ne sont pas étendus des pagnes de femmes. Ma mémoire est entourée de sang. Ma mémoire a sa ceinture de cadavres ! et mitraille de barils de rhum génialement arrosant nos révoltes ignobles, pâmoison d'yeux doux d'avoir lampé la liberté féroce.¹⁵ »

15. A. Césaire, *Cahier d'un retour au pays natal*, Paris, Présence africaine, 1983, p. 35.

16. *Id.*, « Entretien avec Jacqueline Leiner » in *Revue Tropiques*, Paris, Éd. Jean-Michel Place, 1984 [rééd.], p. vii.

Souvenons-nous encore de l'indignation du poète qui constatait qu'à son retour en Martinique en 1939, il n'y avait à la Bibliothèque Schœlcher « aucun Mallarmé », aucun véritable livre susceptible de permettre à la pensée antillaise de s'exercer, et que les Antillais avaient ainsi grandi « sur leur propre fonds »¹⁶. Ces éléments de la réalité sociale antillaise montraient, selon Césaire, que dans un espace « en rupture de faune et de flore » et où il n'y avait « point de ville », il « n'y avait point de pensée » possible. Les thèses de J. Wahl permettaient à Glissant de comprendre au contraire que la reconnaissance de « l'être qui est » induit nécessairement celle de « l'être qui pense ». Le Martiniquais acquérait ainsi la certitude de l'existence de la possibilité de penser, en l'absence de tous les moyens traditionnels de penser qui s'étaient forgés aux Antilles françaises grâce à l'institution scolaire, à savoir le livre et les maîtres.

L'instant, l'autonomie de penser

La possibilité de penser dans l'instant qu'offre le *cogito* conduit à l'autonomie et à l'indépendance de la pensée que postule l'acte de penser en soi. Telle est la seconde conséquence de cette prise en compte radicale de l'idée de l'instant chez Descartes dans les commentaires de Jean Wahl. Pour celui-ci, en effet, la seule certitude de penser conduit nécessairement à affirmer à la fois l'identité de l'être qui pense et l'existence de la chose pensée :

« [Le *Cogito*] est l'affirmation d'une indépendance de la pensée ; la pensée est première, je la saisis seule, séparée des autres choses ; l'existence de moi-même ne dépend d'aucune suite de causes, et en effet, je sais que j'existe, alors que je ne connais l'existence d'aucune chose ; je sais que je suis et en même temps qu'il peut se faire que rien d'autre que moi ne soit. Le *cogito* c'est l'affirmation de l'identité de ma pensée. »¹⁷

17. J. Wahl, *op. cit.*, p. 55.

Cette autre approche du *cogito* cartésien permet de saisir qu'il n'y a de pensée véritable que fondée sur une expérience individuelle (au sens de sujet), et que cette expérience conduit nécessairement à l'existence de celui-ci dans l'instant de la pensée : *je suis, je pense*. Dans cette simultanéité de la pensée, toute science est fondée sur la conscience de son être :

« [Avec le *Cogito*], nous sommes en présence non d'une succession, mais d'une simultanéité nécessaire de notre existence et de notre pensée. C'est sur la certitude de notre conscience que sera fondée toute notre science. »¹⁸

18. *Ibid.*, p. 54.

Dès la Préface de *Vers le concret* (paru en 1932), l'instant apparaît chez Jean Wahl comme une catégorie existentielle, c'est-à-dire qu'elle devient cette dimension du Temps où la dialectique incessante de l'esprit et le devenir des choses se dépassent. Wahl opère une critique du dépassement hégélien du « ceci sensible », de l'ici et du maintenant, que l'on trouvait dans *La Phénoménologie de l'Esprit*. Hegel, on s'en souvient, devait traverser toutes les déterminations phénoménologiques et logiques pour donner son sens d'être au « ceci sensible ». Jean Wahl tente au contraire de « traverser l'écart entre l'immédiateté de la sensation et la médiation du langage pour faire advenir l'instant de la chose dans le temps du discours, et éclairer en retour son obscurité, son *opacité*, du regard sensible et sensé qui se pose sur elle ».

Comme le note encore admirablement Frédéric Worms, « le défi à relever n'est plus l'écart qui sépare le temps de la conscience du temps de la science, mais bien celui qui sépare l'esprit et la chose, le sujet et l'objet. » En somme, « ce n'est pas l'évidence qu'il faut fonder, mais le monde qu'il faut trouver, à travers notre langage, nos arguments, notre science et notre ignorance, pour se retrouver en lui »¹⁹.

19. *Ibid.*, p. 36.

C'est en parfait connaisseur de ces interprétations philosophiques, et en lecteur assidu des enseignements de Jean Wahl que Glissant propose de dépasser Hegel dans l'un des passages les plus curieux et sans doute l'un des plus obscurs de son *Intention poétique* :

« [...] Si je veux comprendre mon état au monde, je vois que ce n'est pas pour le malicieux plaisir de contredire après coup Hegel, ni pour prendre sur lui une naïve revanche que je tends à fouiller mon histoire : il faut que je rattrape à l'instant²⁰ ces énormes étendues de silence où mon histoire s'est égarée. Le temps et la durée sont pour moi des vitalités impérieuses. Mais il faut aussi que je vive et je crie l'actuel *avec* [en italique dans le texte] les autres qui le vivent. En connaissance de cause. Ce qui dès lors est une poétique, dans la poétique plus large de la relation, est ainsi contradictoirement noué dans une urgence : le cri vécu dans la durée assumée, la durée vécue dans le cri raisonné. »²¹

20. C'est nous qui soulignons.

21. É. Glissant, *L'Intention poétique*, Paris, Seuil, coll. « Pierres vives », 1969, p. 38-39.

C'est encore en lecteur de Wahl que Glissant tente d'établir les conditions d'une science autonome antillaise. Il ne s'agit plus simplement de saisir les objets mais de les saisir véritablement dans leur vérité profonde. Construire une science antillaise fondée sur la certitude de la conscience de son antillanité. C'est en multipliant et en diversifiant les expériences que l'être accède à la science de son être :

« Ce que je voudrais établir d'abord [note Glissant] c'est la quasi nécessité d'un chaos d'écriture dans le même temps où l'être est tout chaos ; c'est-à-dire, comment l'expression suit la même épure que l'individu. Mais pourquoi, et quand, l'être serait-il tout chaos ? [...] Comment en effet le travail de synthèse et la conquête de l'unité n'auraient-ils pas nécessité le labour (en arrêts, fixations, trahisons, sectarismes, imbécillités, lois de castes...) de ceux qui en étaient à la fois objet et sujet ?²² »

22. *Id.*, *Soleil de la conscience*, Paris, Seuil, 1956, p. 15-16.

En reprenant presque point par point les analyses de Wahl contenues dans *Existence humaine et transcendance* (1944),

Glissant formule une certaine idée du chaos qui s'appuie sur la conception wahlienne de l'instant. Comme le chaos glissantien, le *cogito* est une pensée instantanée, et « le critérium qui y est inclus – pour reprendre la formule de Wahl – est le seul qui n'enferme pas une succession de temps, qui soit susceptible d'être appliqué à chaque vérité au moment précis où elle est énoncée »²³.

23. J. Wahl, *op. cit.*, p. 57.

Penser l'instant par l'instant du poème

C'est avec le poème que le philosophe semble avoir réglé, au détour de 1945, le problème qu'il s'était posé dès sa thèse complémentaire sur Descartes en 1920. Jean Wahl entendait sans doute comme l'a bien montré Ricœur²⁴, réduire l'écart qui sépare le temps de la conscience du temps de la science, l'esprit de la chose, le sujet de l'objet.

24. P. Ricœur, X. Thilliet et E. Levinas, *Jean Wahl et Gabriel Marcel*, Paris, Beauchêne, 1975.

« Comme partout ailleurs [relève Frédéric Worms], l'instant, dans la poésie de Jean Wahl, ne s'atteint ni au début ni à la fin, ni d'un coup, ni dans le tout, mais aux détours d'un parcours qui le laisse se glisser en lui comme son critère secret de vérité et de sens [...] L'instant du poème peut en un sens rassembler les instants passés et annoncer les instants à venir, dans le présent qui donne sa forme au passé, et le maintien au-delà de lui-même. »²⁵

25. J. Wahl, *op. cit.*, p. 36-37.

Pour ce philosophe qui avait connu durant la seconde guerre l'épreuve de l'enfermement et de l'humiliation en 1941 (au camp de Drancy) puis l'épreuve de l'exil (1942), la poésie présentait l'avantage d'abolir les contraires, de réunir les oppositions qui, sans s'opposer, se distinguaient. Dans un de ses poèmes de 1945, intitulé « Visage des instants », Jean Wahl, écrit :

« Maintenant tous mes instants ont des visages
De terreur, de foi, d'ignorance, d'amour.
L'angoisse qui se creuse en moi saisit leurs traits,
Et dans la nuit qui vient j'épèle encore leurs formes. »²⁶

26. *Id.*, *Poèmes*, Montréal, Éd. de l'arbre, 1945, p. 22.

La réflexion que Glissant consacre d'ailleurs à la poésie autour des années 50 rappelle bien l'importance de celle-ci dans l'avènement de la conscience. Après avoir noté lucidement les raisons de son échec : « avoir confondu la règle organique vers laquelle il tendait avec un ralentissement ou un empaillement glacés »²⁷, il reprenait le cours de son propos afin de « trouver la juste mesure

27. É. Glissant, *Soleil de la conscience*, p. 40.

de son chaos primordial ». Comme chez Jean Wahl, la poésie s'imposait comme une nécessité impérieuse :

« Oui, je l'engage ici, la poésie : qu'elle m'accorde la signification de mon langage, pour témoigner de la signification de mon histoire. Qu'elle accomplisse par moi son travail pour illustrer par elle le travail de ma conscience me saisissant. »²⁸

28. *Ibid.*

L'affirmation glissantienne d'un « je » permet de mieux situer le sens de son approche poétique. Il ne s'agissait plus simplement de s'opposer à l'image du nègre inventée par les littératures européennes, ni de construire un monde nouveau. Il s'agissait de tout saisir dans l'instant du poème parce que tout s'y trouve inscrit et parce que l'instant poétique possède dans son éclat une lumière qui révèle l'apparence des choses. Loin de la poésie telle qu'elle était conçue traditionnellement en Occident, selon Glissant, l'écrit poétique s'invente autrement à partir de Jean Wahl :

« La poésie tente le barème des émois du monde, le recel de la confiance matérielle infinie quand l'homme peut en ravir quelques échos. Ce qui s'offre ici est le saisissement d'une myriade enténébrée, dont l'éclat nécessite pour être perçu la nudité du spectateur : sa nudité son offrande [...] Voici, de *l'éclat de l'instant*²⁹ à l'armature de la durée, la connaissance poétique qui parcourt son espace, le concentrant à la cime du poème. Elle s'abandonne en surface, cette connaissance, à la myriade ; et en profondeur s'impose à la texture. D'un même mouvement s'abandonne pour s'imposer, s'impose pour s'abandonner encore, mer immobile et en marée vers la myriade et son armure. »³⁰

29. C'est nous qui soulignons.

30. *Ibid.*, p. 41.

La conclusion à laquelle était parvenu Jean Wahl, qui espérait réduire l'écart entre le temps de la science et de la temps de la conscience par la poésie, était reprise dans des termes quasi identiques par Glissant :

« J'ai dit le chaos d'écriture dans l'élan du poème [...] Ainsi, dans la solitude que suscite du dedans l'échec, je me persuadais qu'un jour je réussirais à dire, lourdement, cela qui me tenait à cœur. Sans savoir que mon incapacité provenait, oui, de ce que l'expérience n'était pas à son comble. Que la parole du premier jour est épileptique, patine sur sa propre surface. Que ce bouillonnement s'apaise, quand surgit du néant de la mort et de la matrice irrémédiables la connaissance de la matrice et de la mort qui enfin les réduit, et est naissance. La connaissance qui n'est pas dépérissement, qui n'est pas confusion de l'empaillage et de l'ordre réel. Sans savoir aussi que le comble de l'expé-

rience déclencherait l'ordonnance (la récolte) ; que j'essaierais enfin de rallier le commencement et la fin. Sans même savoir que l'expérience était du miroir de ce vieux continent, sur son tain de glaces et de solitude, où mon image m'apparaît : telle que je la ressens mais telle aussi que l'éprouvent ceux-là qu'enfin je regarde à mon tour.»³¹

31. Glissant, *op. cit.*, p. 52.

L'instant sépare et lie : le temps des choses et de l'esprit, le temporel et l'éternel, la conscience et la science, l'être à lui-même. Voilà, en définitive, les différentes apories contenues dans cette relecture de Descartes entreprise par Jean Wahl. Si la portée philosophique de l'analyse critique de Wahl avait déjà séduit et inspiré le poète antillais dans sa conception de la réalité du temps ou dans la construction de son discours, il convient de mesurer les conséquences, les implications, la traduction et la portée de cette approche wahlienne de l'instant dans la poésie glissantienne, en faisant abstraction, toutefois, du caractère proprement religieux (sinon chrétien) que contenaient les interprétations wahlennes du *cogito* cartésien à laquelle Glissant n'adhère en aucune façon.

2. Visages des instants glissantiens

L'œuvre glissantienne tente, comme on l'a déjà suggéré, d'approcher la réalité antillaise à partir d'un approfondissement de l'instant vu par Wahl. Sa poésie en particulier s'efforce de rétablir les instants antillais dans des dimensions qui contiennent à la fois le temps et l'espace, la conscience et la science, le sujet et l'objet, l'être et la chose.

L'instant de la traversée : la révélation du tout.

Tout au long de ses premiers poèmes, Glissant insiste sur la différence qu'il convient d'entretenir entre le voyageur nègre des Indes et les autres Nègres. Il prolonge d'une façon plus affirmée une conception césairienne de l'histoire. On se souvient que Césaire avait refusé de prendre les « boursouflures » historiques nègres qui s'étaient dans les récits de certains voyageurs, ethnologues, africanistes européens ou de certains poètes nègres pour « d'authentiques gloires » antillaises³². Il rappelait que les Nègres des Antilles n'avaient été que des esclaves, c'est-à-dire, selon lui, et en mettant « les choses au mieux », de « piètres laveurs de vais-

32. Césaire, *Cahier d'un retour au pays natal*, Présence africaine, Paris, p. 38.

33. *Ibid.*, p. 38.

selle, des cireurs de chaussures sans envergure [...], d'assez consciencieux sorciers »³³ qui ne pouvaient être alors ces descendants légitimes de nobles africains de qui se réclamaient de nombreux écrivains africains. En reprenant à son compte cette relecture critique de l'histoire, Glissant pousse plus loin les propos césairiens : au continent noir ou à la terre d'Afrique, il oppose le noir continent de la mer ou l'espace liquide qui porte l'aventure du voyageur et lui donne sens. La mer et le sel noir sont la boussole et le sextant de cet autre voyageur, ses premières représentations des instants (sinon ses premiers instants) et ses armes de la mesure du monde :

« Oho cardeuse c'est le temps de dénouer ce temps, d'avoir pour balance la mer et pour mesure le sel noir
Ensemencé du sang des peuples qui périrent, tous
Il n'est mère pour toi que sur toi la beauté halée
des mers torrides et des froids bleus du printemps [...] »³⁴

34. Glissant, *Le Sel noir*, « Afrique », Paris, Gallimard, p. 113.

Le départ de l'Afrique vers d'autres espaces n'impliquait pas seulement pour le Nègre une modification de son statut qui, de sédentaire, devenait « voyageur ». Il n'impliquait pas seulement pour ce nouveau voyageur une séparation définitive du continent noir. Il impliquait aussi une transformation complète de ses habitudes et de ses modes d'existence.

35. Camoens, *Les Lusitades*, 1572 ; Saint-John Perse, *Éloges*, Paris, Gallimard, 1911.

De même que des poètes ont magnifié l'odyssée de la découverte des Indes et, pour certains comme Camoens³⁵, se sont confondus aux navigateurs, Glissant, qui se confond à son tour au voyageur nègre des Indes, va consacrer quelques vers de sa poésie au voyage héroïque de cet aventurier infirme. S'il entonne à la place du voyageur navigué vers les Indes des hymnes en l'honneur du bateau négrier, son expression poétique n'est ni un éloge ni une célébration de l'épique aventure sur les mers. Glissant profite de cette sorte « d'anti-anabase » du Nègre pour révéler au contraire le sens du temps :

« Navire ! Qui nous les nuits et altière nous nommes
Le temps de toute chair, la bouture de chaque épi
Les terres ont croulé dans cette voix, c'est poésie
Et de la mer à nous la route fut levée, à toi
Vouée au temps et à la voix pour qui chacun supplie [...] »³⁶

36. Glissant, *op. cit.*, p. 114.

La multiplicité des visages de l'Antillais se dévoile tout au long de ce passage : l'antériorité de son origine de laquelle il se

distingue enfin, l'Afrique ; l'humiliation vécue dans le présent ; le rapt et la déchéance. Toute l'histoire antillaise contenue dans ce seul instant de la traversée. Il va d'ailleurs prolonger cette réflexion dans un autre poème. Comme tout marin lancé dans l'aventure sur l'océan, le poète chante le respect du voyageur pour cet espace et sa reconnaissance pour ce qui suscite l'attrait des lointains et porte l'aventure :

« Tu déposes fusils épieux et mers devant la porte
À la place où le sel te fut ravi, tu entonnes
L'espace patient avec la mer et la survie
Pour tous un monde et un sarment où s'ouvre enfin le temps
L'espace en nous est lourd, femme, la mer est forte »³⁷

37. *Ibid.*

Mais, là encore, la célébration est feinte. Le voyage devient plutôt l'instant où se révèle une discrimination des espaces. Là où le voyageur européen ne percevait des îles qu'un lieu de rêve, et là où de nombreux poètes Nègres ne voyaient dans l'Afrique qu'une terre ancestrale pour tous les nègres, le poète antillais saisit d'autres réalités spatiales au moment même où s'opère la traversée : Europe, Afrique, Océanie.

Plus loin, le poète évoque les sentiments de ce Nègre des mers en les comparant à ceux des navigateurs européens. Ceux-ci éprouvaient parfois, durant la traversée, une mélancolie qui s'expliquait par le dépaysement et l'éloignement de la terre. Si le poète évoque à son tour le souvenir de la terre délaissée et à tout jamais perdue, c'est surtout le rêve d'une vie future pleine de promesses et de réparation après le voyage qui se dégage de sa représentation de l'instant de la traversée :

« Afrique Afrique Ô plus joyeuse ô strophe beauté drue
moi je rêvais, en toi l'homme nouait son lourd exil
maintenant j'ai quitté l'épaisseur pour le plat visage
les gypses pour le fer et le corail pour le poisson
Voici, la nasse est nue, voici au sable l'Africaine
Et elle prend le sel dans ses cheveux beau geai beau fruit
Et peut-être enfin le cueillerons-nous tous, ô peut-être. »³⁸

38. *Ibid.*, p. 115.

Sans passé, sans mémoire, le Nègre doit en chaque instant du voyage, reconstituer un savoir et éprouver des sentiments nouveaux qui le mènent vers une certaine connaissance de lui-même. Le poète montre que le voyageur nègre des Indes est un « voyageur navigué », un *nègre déporté* et, qu'à ce titre, ses habitudes ne

peuvent qu'être particulières. Au répertoire des hymnes, des odes et des éloges, il manque par exemple les chansons paillardes qui furent le complément usuel des traversées, et le viatique qui, donnant au marin le cœur à l'ouvrage, lui permettaient de braver les assauts de la mer. Les Indes nègres sont insensées :

« Que nous valent ces Indes où nul ne sait si l'herbe pousse pour nos bouches,
Pour notre soif, notre liesse, en ce moment déjà de grande soif de vin ! »³⁹

39. *Id.*, *Les Indes*, Paris, Gallimard, 1965 [rééd.], p. 82.

D'ailleurs, dans un autre poème de son recueil *Le Sang rivé*, « *Mourir, non mourir* », dédié à Jean Laude, Glissant considère que l'absence de vin durant la traversée réduit le crédit que l'on peut accorder au Livre de la découverte, et réduit d'autant le parallèle qu'on peut établir entre ce voyage obligé et humiliant du Nègre et les odyssees européennes dont celle d'Ulysse est l'archétype littéraire :

« Livre d'allées où l'eau est rare, livre des Morts et des Léthés, en ce pays du Nord occupé de vendanges, souterraines ô souterraines. »⁴⁰

40. *Id.*, *Le Sang rivé*, Paris, Présence Africaine, 1961, p. 55.

La traversée du voyageur nègre des Indes apparaît ainsi infirme si on la compare à celle des voyageurs européens. Tantôt elle est incomplète parce qu'il manque les éléments indispensables à sa réalisation. Tantôt, elle est insensée parce que le « voyageur navigué » ne maîtrise aucun des pouvoirs qui permettent le voyage. Toutefois, la nature du regard qui le construit ici, le regard neuf, vierge ou innocent du voyageur nègre, confère au voyage une dimension instantanée qui révèle tout le sens du monde.

L'instant de la découverte : la révélation du moi.

Si pour la clarté de l'analyse on est contraint de séparer l'instant de la traversée de l'instant de la découverte, comme si ces instants se vivaient dans une succession, il convient de rappeler qu'au contraire, en raison des conditions et des circonstances de la déportation des Nègres vers le Nouveau-monde, ces instants sont vécus par le Nègre antillais selon le poète dans une totale simultanéité. Glissant insiste sur cette dimension à travers les mots de la découverte.

Aux Indes des découvreurs européens, qui s'achèvent avec le moment de la découverte et qui ne peut plus se prolonger que par la tentation de faire coïncider le réel au rêve par la conquête, s'opposent les Indes du découvreur noir dont la caractéristique essentielle est d'être située avant le temps et avant l'espace de la découverte, c'est-à-dire en un lieu et un espace que l'écrivain se charge de réunir par la poésie. Alors que le voyageur européen pouvait apposer à loisir sur ce qu'il découvrait un nom préalablement forgé, « Indes » – ne découvrant pas le nom en même temps que la chose –, le voyageur navigué vers cet Ailleurs, pour lui lointain, ne peut porter sur ce qui s'offre à lui que des périphrases qui lui permettent de saisir le tout de l'esclavage dans l'instant de la découverte, ou encore de comprendre (connaître et contenir) la réalité du monde dans l'instant du débarquement.

La baie du ciel

Tout d'abord, le poète décrit cette chose qui s'offre au voyageur comme une « baie du ciel » dont l'apparition procède de l'immanence et non de la transcendance. Cette périphrase reproduit le mouvement de ce voyageur nègre, passager des cales du bateau-négrier, qui émerge à l'air libre, et traduit tous les aspects de cette découverte du tout dans le mouvement même de l'action qui le produit :

« Elle, miroir, et si gardée
[...]
Elle a gemmé femme sur l'eau
Immobile à la surface, goémon
nue aveu de l'air qui de plaisir devient orage. »⁴¹

L'instant du débarquement exprime mieux que tout autre instant la réalité du temps de l'avant et la réalité du futur. Se dévoile ainsi, en un instant, la nature de la géographie : « une bande de terre entourée de mer » ; les différences de paysages, les vallées, les montagnes. Se dévoile également l'étonnement de cet autre voyageur des Indes surpris « d'amerrir » alors qu'il était parti de terre ou bien surpris d'atterrir alors qu'il a voyagé sous mer ou, tout simplement, l'étonnement de cet étrange voyageur surpris d'être là alors qu'il se croyait mort. Se dévoile enfin un autre monde : à la différence du voyageur européen du premier voyage de Colomb qui cria en vue des Indes « Terre ! terre ! », le voya-

41. É. Glissant, *Un Champ d'îles*, Paris, Seuil, 1965 [1954], p. 40.

geur nègre des Indes subrepticement s'écrie « Terre ! ciel ! mer ! » pour désigner l'île et cette « orbite nouvelle ».

Cette première périphrase permet au poète de restituer l'île aux Indes, c'est-à-dire de considérer cet espace dans sa nature réelle avant le rêve de la découverte, de le dégager en somme de toute l'histoire occidentale qui l'a inventée. Là où le voyageur européen avait porté dès son arrivée sur l'espace découvert un nom préalablement forgé, une désinence déjà connue, « les Indes », le voyageur africain ne peut porter sur l'espace qu'un nom innocent, sans aucune connotation historique antérieure, un nom pour ainsi dire sans *a priori*, un nom résultant de l'immédiate observation physique.

La rencontre entre le voyageur venu d'Afrique et les Indes est totalement fortuite, de pur hasard, c'est-à-dire qu'elle aurait pu ne pas être. Le voyageur découvre la terre et ce monde en même temps que ceux-ci se découvrent à lui. Mieux qu'une rencontre proprement dite, il s'agit d'une *con-naissance* / *co-naissance* véritable, d'une *co-découverte* réelle : non projetée, instantanée. La *découverte réciproque* donne au regard porté par ce voyageur sur les Indes une qualité primitive, primaire et primesautière qui se distingue de la vision du Nouveau-monde livrée par le voyageur européen. À la différence des îles inventées par les Navigateurs et les Découvreurs avant leur voyage, les Indes nègres sont chaotiques : originelles, premières, surgies de l'abîme. Pour tout dire, les Indes apparaissent à ce voyageur innocent véritablement autres.

Un « Champ d'îles »

À la « baie du ciel » va succéder dans la poésie glissantienne une seconde périphrase : « un champ d'îles ». Alors que la première périphrase fait l'objet d'un seul poème dans l'œuvre poétique, Glissant consacre à celle-ci un recueil entier, *Un Champ d'îles*, publié en 1952, qui mérite, pour ce faire, une attention particulière. Ici, la périphrase n'est plus chargée seulement de remplacer un nom qui n'existait pas pour le voyageur nègre ni de combler un vide linguistique momentané. Son contenu relève de la figure de l'*anthorisme*, cette sorte de correction qui permet de changer une périphrase antérieure par une autre plus forte afin de lui donner une valeur agressive. Tout se passe comme si, pour le poète, le voyageur qui découvre l'île passe de la « baie du ciel » à

« un champ d'îles », ou encore comme si le poète faisait passer le lecteur d'une périphrase à valeur géographique à une autre à valeur historique.

De façon immédiate, le nom, « un champ d'îles », s'inscrit dans le texte comme une adjonction désordonnée de réminiscences où le mot et la chose du temps d'avant le voyage (champ) se confondent déjà à celui et à celle de l'émergence dans « la baie du ciel » après le voyage (îles). La périphrase qui désigne généralement un objet, soit par sa fonction, soit par son usage le plus courant, contient ici des termes qui rendent la chose imperceptible tant la représentation paraît contradictoire. Le poète semble avoir voulu rendre avec une certaine exactitude la complexité de la relation du voyageur nègre à cet espace nouveau loin d'une désinence préalablement établie par le voyageur européen (Indes) qui, par cette fixité nominale qui traverse l'histoire, était forcément simplificatrice. Là encore, comme dans l'expression poétique précédente, les multiples visages des instants antillais glissant se découvrent : la constitution d'un peuple (d'une populace) ; les métamorphoses d'une rupture ; les commencements de révolte ; les mutations du langage.

On le voit, l'instant de la découverte comprend tous les autres instants : l'instant du silence, l'instant de la parole, l'instant de la découverte du moi, du monde et du langage. Il ne s'agit plus d'opposer ces instants entre eux mais bien de les réunir un ce seul espace de la poésie qui contient tout : le passé (et ses multiples visages contradictoires), le présent (et ses multiples réalités controversées), l'avenir (et ses intuitions paradoxales) ; la dimension singulière de la parole et le caractère global de celle-ci. Chez Glissant et chez Wahl, comme le note Paul Ricœur à propos de ce dernier, la poésie n'est pas seulement le point de départ et d'arrivée d'une conception du monde, elle est aussi une ponctuation discrète de l'exercice de penser le monde (antillais d'abord, et, subrepticement, le « tout-monde »).

Cette approche de la poésie glissantienne par la philosophie de Jean Wahl a permis de mettre l'accent sur l'importance de l'idée de l'instant dans sa conception de la poésie et dans sa création poétique. L'instant est ainsi, comme chez Wahl, la clé qui ouvre, conjointement, simultanément ou « instantanément », sur l'onto-

logie antillaise (l'être), sur la philosophie de l'histoire (les Indes) et sur une pratique de la poésie ou encore sur une expérience du moi antillais, sur la connaissance de *cela* appelé « nouveau-monde » et la constitution d'une pensée de l'antillanité.

Toutefois, loin de permettre simplement à Glissant de révéler par l'expression une réalité complexe, les Antilles, cette approche de la poésie par le truchement de Jean Wahl le conduit aussi à dépasser les différents « débats sur la poésie » qui avaient agité les intellectuels nègres à Paris au milieu des années 50, débats qui avaient porté soit sur le fameux sujet du « donner et du recevoir » senghorien, soit sur l'autre sujet tout aussi fameux des conditions de l'avènement d'une « poésie nationale ». Par l'entremise de Jean Wahl et sa conception singulière de la « raison cartésienne », Glissant refuse de se laisser aliéner par ces considérations. Plutôt que la poésie qui offre seulement un autre visage du monde nègre à l'Autre, plutôt que ce lieu humaniste du « donner et du recevoir », Glissant formule une autre proposition poétique qui renforce bien sa conception de l'instant : « ce que nous pourrions offrir, c'est cela : un mouvement continu de littérature, telle que le mouvement soit la force et la faiblesse d'un peuple, en marche vers d'autres terres encore. »⁴² Un mouvement continu de la poésie qui rassemblerait en un lieu tous les instants.

42. *Id.*, *Soleil de la conscience*, p. 61.

Romuald Fonkoua
Université de Cergy-Pontoise